

L'Escholier

Rédaction et administration :
CASIER POSTAL 475

Téléphone : MAIN 7460

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

Rédigée en collaboration

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

Quatre pages : - - 5 sous

Abonnement : 1.25-sous

NOTRE OPINION

Il ne se passe pas une semaine sans que les journaux ne servent, au sujet de la conscription, l'opinion de quelque grosse légume de la politique, du commerce ou de l'armée. Sans doute, il n'y a aucun mal à cela; mais il ne serait peut-être pas trop tôt qu'on connût aussi l'opinion de la jeunesse. Car, après tout, c'est elle, l'intéressée.

Je n'irai pas par quatre chemins. Les jeunes sont-ils, oui ou non, conscriptionnistes? Non, mille fois non. Les gens sensés ne s'en étonneront guère; mais il me semble voir la sainte indignation de tous les aspirants barons, de tous les officiers aux fourniments bien astiqués et vierges encore de la boue des tranchées. "Ah! s'écrient-ils, nous savions bien que vous seriez sourds à l'appel de la patrie; nous avons aujourd'hui la preuve de votre lâcheté, fils dégénérés, qui prétendez encore aimer la France".

Tout doux! Messieurs nos aînés. Vous parlez de patrie? Laquelle? Entendons-nous bien. L'Empire ou le Canada? Car, sachez que nous n'en avons qu'une, et c'est le dernier qui la représente. Et maintenant, si nous sommes d'accord sur ce point capital, oserez-vous dire que le patriotisme canadien pousse à prendre les armes? Mais c'est tout le contraire. Ouvrez les yeux et les oreilles. Que lisez-vous? Qu'entendez-vous? Toujours la même plainte: nous avons besoin d'hommes pour les moissons, pour l'industrie, pour les munitions... il nous faudra en faire venir des Etats-Unis par une immense campagne de presse... les peuples belligérants se plaignent de la rareté des hommes, ils ont dû en ramener du front... etc... etc. Nous pourrions faire des volumes de tout ce qui a été écrit dans ce sens.

Mais à quoi bon? Vos yeux, vos oreilles sont bien fermés. Tout ce que vous pouvez entendre, c'est la voix intérieure qui vous parle d'honneurs et de gain.

* * *

La lâcheté, dont vous accusez la jeunesse, Messieurs, est facile à faire disparaître. En garçon charitable, je vous en indique les deux moyens:

1—Il vous faudra prouver que le Canada est en danger, parce que voisin des Etats-Unis.

2—Il vous faudra faire la promesse formelle que nous ne servirons pas en dehors du Canada.

Ceci me semble assez clair. Maintenant, inutile de venir nous ennuyer, si vous n'avez pas rempli ces conditions.

Et la France? Ah! si l'on savait tout ce qui se passe en nous, les jeunes, qui sommes restés si essentiellement français, mais dont la famille habite depuis plusieurs générations la terre canadienne... C'est une lutte continuelle entre la raison et nos sentiments. En apprenant que notre patrie intellectuelle souffre, que ses fils meurent en grand nombre, nous voudrions aller mourir glorieusement près d'eux; mais le devoir nous dit: Restez!... Restez sur ce sol que fécondèrent le sang et les sueurs de vos aïeux, restez là où sont vos morts afin de mieux entendre leur voix qui vous ordonne de ne pas laisser à vos fils un patrimoine amoindri.

Et bafoués, méprisés, méconnus, nous restons... et nous resterons.

Paul ARENE

P. S.—Cet article était écrit avant la ridicule décision du "Board of Trade".

P. A.

REMARQUES

La tournure plutôt vive que prend la polémique au sujet du C. O. T. C. nous oblige à faire quelques remarques. Comme vous avez pu voir par la lettre que nous publions, on reproche à la Rédaction certains écarts de plume qu'elle est loin d'approuver.

Il est peut-être bon de rappeler comment ce journal est rédigé. Tous les étudiants peuvent y écrire à condition de prendre la responsabilité de leurs articles. Aussi, on ne peut conclure, parce que certaines rudesses s'y trouvent, que nous les endossons.

Lorsque nous avons exprimé notre opinion dans le passé, ce fut toujours avec la plus grande modération; nous continuerons de faire de même. D'ailleurs, nous sommes d'avis que jamais les invectives n'ont profité à une bonne cause.

Nous espérons donc qu'à l'avenir tous nos collaborateurs sauront oublier leur adversaire, pour ne penser qu'à ses idées.

Seules, la déloyauté et la malhonnêteté exigent qu'on soit sévère. Or, ici, sur cette question de C. O. T. C., tous nous semblent de bonne foi. Les mots ne sont pu trahir la pensée, c'est tout.

Encore une fois, nous répétons que nos colonnes sont ouvertes à tous. La même bienveillance qui nous fit demander l'article intitulé "C. O. T. C." pour renseigner certains confrères, nous force à accepter les réponses qu'on lui fait. Mais, qu'on s'efforce d'éviter de regrettables méprises comme celle que nous déplorons aujourd'hui.

La REDACTION

GRANDE ASSEMBLEE ANTI-CONSCRIPTIONNISTE DES ETUDIANTS. — Les présidents des différentes facultés, sont priés de rencontrer les organisateurs à 6 heures, vendredi soir, dans la salle de l'Université.

TRES IMPORTANT

AU MONSIEUR QUI SE RENFERME DANS SA CHAMBRE POUR SE DURCIR LE VENTRE

Au vulgaire anonyme nous ne répondons pas, mais nous renseignerons les lecteurs de l'Escholier et nous lui dédions notre article. Ce Monsieur rend grâce au ciel, il est chez lui puisque le royaume des cieux est à eux.

Si nous avons fait de l'annonce, c'était pour faire connaître notre institution aux gens de bonne volonté, et non pour avoir dans nos rangs les lâches, les traîtres et ce monsieur qui se durcit le ventre dans sa chambre.

Honneur à ceux qui ont des galons, c'est le signe qu'ils ont du cœur, et qu'ils se sont distingués dans la défense ou l'organisation de la défense de la Patrie.

Nous profitons de l'occasion pour dire que notre œuvre est au-dessus des insultes et que les embusqués derrière un pseudonyme pourront ramper et salir le dévouement d'un certain nombre d'étudiants; nous travaillons pour la Patrie, et nous sommes au-dessus de tout cela.

L'administration du C. O. T. C.

ON NOUS ECRIT DU DEHORS

Montréal, 13 mars 1917

M. le directeur de l'Escholier,

Monsieur,

J'ai lu avec un intérêt passionné le dernier numéro de votre journal. Quand on entend partout des mots troublants que les rigueurs de la censure ou les exigences d'un loyalisme faux ne parviennent pas à étouffer complètement; quand on constate par ailleurs le silence inquiétant de nos "grands journaux", il y a lieu à plus que de l'étonnement. Aussi, est-ce avec une joie d'autant plus profonde qu'elle est plus rare qu'on lit l'expression de la vérité qui s'étale s'en demander pardon.

Le dernier numéro de l'Escholier procurait à ses lecteurs cette jouissance inaccoutumée. Je conçois aisément M. le Directeur, que l'organe des étudiants, à qui il faut la gaîté comme aux oiseaux des ailes, ne contienne pas, en temps ordinaire, que des articles d'intérêt général et d'un sérieux de revues savantes. Mais quand le silence et l'abstention deviennent trahison, il est consolant pour tous, même pour ceux qui ne sont pas étudiants, de constater qu'aujourd'hui comme autrefois les jeunes gens de notre université ne se laissent pas baïllonner et qu'il s'en trouve encore qui n'ont pas été victimes de l'enlèvement des clubs politiques.

Continuez donc, M. le Directeur, pour le service de la bonne cause cette campagne nécessaire. Vous mériterez ainsi de tous les vrais patriotes et vous démontrerez une fois de plus, que ceux qui

demain doivent diriger savent réaliser la gravité des situations, et en exerçant leur devoir, le rappeler à ceux que les inégalités sociales éloignent des constatations faciles et convaincantes.

Votre obligé,

Léopold BENOIT,
26, Blvd St-Joseph-Est, Montréal.

AU POLYTECHNIQUE

La sagesse n'a jamais été l'apanage de la gent écolière. Dame nature l'a fait naître joyeuse et le rire est ennemi du silence. Nos camarades du Polytechnique pas plus que les autres n'échappent à ce léger péché, si toutefois péché il y a. C'est pour cette raison que les élèves de la quarante-quatrième promotion sont suspendus depuis plusieurs jours.

Parler durant le cours, quel crime abominable! Aussi leur docte professeur, rempli d'une sainte indignation, quitta d'un pas majestueux, la salle et laissa à eux-mêmes des disciples aussi insoumis. *Le geste n'eut été que ridicule.* — Un professeur d'université dont la seule présence ne peut en imposer à ses élèves n'est pas là à sa place; et il doit s'avouer à lui-même sa nullité s'il ne peut pas même apercevoir ceux qui troublent l'ordre. — *Mais ce qui survint dans la suite fut encore plus idiot.* Le directeur pal de l'école entre alors en scène et lance son ultimatum. Quelques heures de sursis sont données aux coupables pour aller se dénoncer. A l'heure fixée, naturellement point de coupables à l'horizon. L'autorité entre alors en fureur et suspend tous les élèves de ce cours jusqu'à ce que les coupables se dénoncent ou plutôt, comme il l'espérait, soient dénoncés. C'est depuis ce jour que vous voyez ces pauvres suspendus errer à l'aventure, pleurant de si douces heures passées en si douce compagnie.

Si vous le permettez, Monsieur le Directeur, nous aurons l'audace de faire ces simples remarques, au nom de ceux qui ont encouru votre courroux.

Vos élèves sont dans une université libre, et non pas au petit séminaire. Toute la classe s'avoue coupable. En vous acharnant à trouver quelques boues émissaires pour les charger des péchés de la communauté, ce n'est pas à rendre justice que vous cherchez mais à contenir votre orgueilleuse autocratie. Et de plus vous employez des moyens indignes et ridicules. Indignes d'abord: vous vous servez de menaces et d'intimidation pour faire faire à vos élèves un acte que l'honneur réprouve: dénoncer leur confrère. Ridicules surtout; la peine doit être proportionnée à la faute. Et un désordre même continu ne justifierait pas la suspension de vingt-six élèves et la perte de temps qu'elle entraîne pour eux tous.

Peut-être l'unique moyen à prendre pour éviter tout désordre à l'avenir serait-il de traiter vos élèves en hommes libres et non pas en collégiens.

Chi LOSA

A Maurice Barrès

LA PAIX POUR L'AUTOMNE

15 mars, (Copenhague, Agence Reuter)
La nouvelle de l'entrée prochaine du C. O. T. C. Laval dans le conflit européen n'a pas été sans provoquer une profonde commotion à travers le globe.

Quoique cette terrible troupe iroquoise soit levée pour la seule défense des frontières canadiennes (celles d'Amérique), on ne doute pas que leur férocité native ne les porte à brève échéance à une sanglante offensive du côté des Etats-Unis et qu'après avoir nettoyé le Nouveau Continent des quelques Boches qui s'y cachent encore, ils ne viennent sur leur frontière des Flandres ou sur le front de l'Est (on ne peut prédire lequel) donner le dernier assaut aux hordes germaniques et précipiter par là la fin de la guerre.

L'"Amsterdam Telegraaf" nous informe de source autorisée que les récents troubles de Berlin ne sont pas étrangers à la question et que la police après une charge meurtrière a enlevé aux manifestants de larges banderoles où se lisait: "La paix! nous ne voulons pas être scalpés!"

D'après le "Matin" de Paris, Nivelles, qui se préparait à évacuer Verdun pour renforcer sa ligne du côté de Reims, a donné ordre de tenir à tout prix et a immédiatement télégraphié au grand-chef Oscar Oeil-d'Aigle les simples mots en langue sauvage: "La France vous attend! La liberté, la civilisation n'ont d'espoir qu'en vous!" A quoi ce guerrier fameux a répondu: "Ottouédedia konluitap subekáveknó tomahack!" Ce qui veut dire: "Nos haches de guerre vont scalper les casques à pointe que nous pendrons à nos ceintures!"

On se contentera jusqu'à l'arrivée de ces bandes terribles de conserver autant que possible les positions conquises pour procéder enfin à la marche victorieuse sur Berlin et Vienne simultanément.

Les flottes anglaise et russe augmentées de deux puissantes unités canadiennes le "Niobe" et le "Rainbow", bombarderont les côtes teutonnes de la Baltique en même temps que ces invincibles Peaux-Rouges feront un débarquement en canot d'écorce du côté de Hambourg.

On ose affirmer jusqu'où ira leur fureur dévastatrice mais si l'on s'en tient aux exploits passés de plusieurs de leurs chefs, le carnage sera horrible.

Deux grands journaux, la *Bataille* et le *Canard*, opinent que le traité de paix se fera au plus tard vers l'automne.

Comme dans les circonstances on veut faire plaisir à ces naïfs héros, on affirme que les plénipotentiaires procéderont à l'iroquoise.

Le roi d'Angleterre a déjà commandé son calumet avant qu'un de ces accaparements si fréquents dans ces pays en temps de guerre ne les mette à la hausse.

Il est aussi probable d'après le "Petropol" de Moscou, que le Tzar profitera de la présence de cette tribu guerrière pour l'inviter à aller soumettre ses Lapons qui commencent à se faire tapageurs.

On s'attend de là à ce que la troupe aille régler la question des Boxers et mettre à l'ordre quelques peuplades turbulentes de l'Hindoustan.

Puis ces valeureux combattants prendront la route du Pacifique la plus directe pour retourner à leurs forêts, chargés de gloire et de chevelures, à moins qu'on ne requière leurs services pour étouffer quelque révolution sanglante dont sont souvent témoins les îles de ce vaste Océan.

16 mars (Paris, Agence Reuter)

On nous informe que pour éviter tout danger aux citoyens et surtout aux citoyennes le C. O. T. C. Laval aura un itinéraire spécial. Il passera autant que possible loin des lieux habités.

Un décret vient d'être aussi publié ordonnant que toutes les "bars" soient fermées sur le passage de ces farouches enfants des bois.

T. MANITOU

IMPRESSIONS D'UN CROCODILE

Floride, 7 mars 1917

Chers confrères,

Le crocodile, c'est moi, ci-devant Ildephonse Sansvergogne, qui vous avait promis mes impressions sur la Floride.

J'ai songé, un jour, à me démettre de ma promesse, en vous jurant que c'était une promesse d'ivrogne, mais la nouvelle n'aurait pas manqué de faire beaucoup de peine à mon bon médecin qui m'a interdit la fréquentation des boissons enivrantes. Je dus donc m'exécuter. Il est un peu tard, penserez-vous sans doute. Ce à quoi je m'empresse de répondre: 1o. qu'il n'est jamais trop tard pour accomplir une action méritoire; 2o. que ce retard est dû à deux causes principales: (a) Ildephonse Sansvergogne n'est pas rapidement impressionnable; (b) Ildephonse Sansvergogne a été jusqu'ici très occupé à se crocodilifier sur la "beach" sablonneuse ou sur les bords enchanteurs de la rivière Halifax (qui n'a aucune parenté avec le port du même nom)...

Maintenant que tes excuses sont faites, Ildephonse Sansvergogne, sois impressionné...

Quand j'eus mis "un pied perclus de rhumatismes", comme disait Luc, sur le sol presque tropical de la Floride non moins presque tropicale, je me suis dit: "La Floride n'est pas l'endroit qu'il faut pour y passer l'hiver." En effet, chers confrères, il n'y a pas d'hiver ici. Mais quand le soleil se fut plongé plusieurs fois dans les eaux paisibles de la rivière Halifax pour sortir ensuite (mirabile dictu) des flots tumultueux de l'Atlantique, je commençai à m'apercevoir que la Floride était un pays vraiment extraordinaire. Ainsi (me croirez-vous) j'ai observé que la barbe nous poussait avec une célérité vertigineuse. C'est pourquoi votre directeur doit faire de fréquentes visites au Figaro de l'endroit... Mais, ce n'est pas tout. Ne serez-vous pas plongés dans la plus grande stupefaction, quand je vous aurai dit, chers confrères, que les coqs de ce pays-ci chantent à dix heures du soir, que les cochons sont encore plus noirs que moi, que les vaches sont d'une maigreur à fendre l'âme la plus dure? Ces pauvres vaches, combien de fois n'ai-je pas songé, en les contemplant: "Voilà ce qu'on attrape à se nourrir de palmes!"...

Passons aux crocodiles... Ils ne m'ont guère intéressé. Ils sont empaillés ou tout aussi civilisés que ceux du cirque Barnum... Quant aux nègres, je dois avouer que la plupart d'entre eux sont noirs. Mais, par contre, ils me font l'effet de ne pas être beaucoup plus bêtes que moi. Nous en ferons peut-être des lecteurs de l'Escholier...

Mais j'oubliais de vous parler d'un animal qui pique vivement la curiosité des pensionnaires de mon hôtel... Cet animal, c'est moi. Etant Canadien et parlant le français, on daigne m'accorder presque autant de considération qu'aux alligators, aux caméléons, aux crevettes et autres insectes qui peuplent ces régions, et l'on me donne un nom qui varie entre *Savanne* et *Sherwin*. Mais, hier, on s'est avisé de me considé-

LES STYLES PAR EXCELLENCE

Mallory Hats
\$ 3.50



R. & A. MASSE

255, SAINTE-CATHERINE EST
Près Saint-Denis

Nap. LeChasseur.

Phone Est 6413

Fit - Rite Tailoring Limited

485, RUE STE-CATHERINE EST

Nos marchandises du printemps (pardessus, habits, chapeaux) sont déjà en étalage. Qu'on se le dise!
Etudiants, soyez prudents: que Pâques ne vous prenne pas au dépourvu.

TEL. EST 4812.

Assurances: Feu, Maladie et Accident. Bris de Glace

SALLE DE BILLARD MONARCH

Monarch Billard Hall

12 tables de Pool, Billard anglais et français, la seule salle sous la direction des Canadiens-français

ETUDIANTS, ENCOURAGEONS LES NOTRES

217, Sainte-Catherine est Près Sanguinet

J. H. LANGEVIN, Prop.

Rod. Lévesque, Hervé Larue.

Théâtre Canadien - Français

ANGLE SAINT-ANDRE ET SAINTE-CATHERINE

SEMAINE DU 19 MARS

AS-TU VU LE CHAPEAU

D'APRES LE CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE

BRUNEAU & MARTINEAU,

EST 4833.

126, SAINT-DENIS, TABACONISTES.

Assortiment complet de cigares, cigarettes, pipes et tabacs

PAPETERIE, CRAYONS, ENCRE, ETC

COSTUMIERS

Hôtel de Ville et Sainte-Catherine

Costumes à louer pour bals masqués, mascarades, soirées, etc., aussi un choix de perruques et postiches

EST 697

Cinéma PASSE-TEMPS Cinéma

LE RENDEZ-VOUS DE L'ELITE CANADIENNE-FRANCAISE

SAMEDI, DIMANCHE, GRANDE PRODUCTION FOX

"LA MARQUE FATALE"

OUVRAGE IMMORTEL DE HAWTHORNE

Interprété par

Stuart HOLMES et Mary MARTIN

AVEC TOUS LES TITRES EN FRANCAIS

Lundi, Mardi, Mercredi: OLGA PETROVA, dans sa dernière création: "LE PAPILLON", production Métro

rer comme un homme ordinaire et l'on m'a demandé comment il se faisait que je n'avais pas le fusil sur l'épaule... Et votre directeur a sagement répondu: "On ne porte pas de fusil sur son épaule quand on a mal aux pieds"... Et j'ai réintégré ma classe de bêtes curieuses...

Voilà, chers confrères, quelles ont été les impressions d'Ildephonse Sansvergogne en Floride. Ma promesse est accomplie, je ne vous dois plus rien.

Ad majorem Escholieris gloriam.

Ildephonse SANSVERGOGNE

P.-S. — Assurez M. Gagnon que les *pork and beans* de Floride ne sont que de la camelote auprès de ses fameuses "beans canadiennes".

Quand vous irez voir M. Dusseault, ne manquez pas de lui dire que ses chaussures me vont comme un gant et font l'admiration de la population floridienne.

I. S.

OISIFS

Ceux qui le sont peuvent toujours s'amuser au "Passe-Temps", samedi et dimanche "La marque fatale" avec Stuart Holmes. Lundi, mardi et mercredi: Mme Pérova dans "le Papillon".

La Cie J. & C. BRUNET, PLOMBIERS

Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"
223 St-Laurent. Tél. est 1835

A Messieurs les Etudiants de Laval et à leurs Jeunes Amis



BUREAU PRINCIPAL ET 14 SUCCURSALES A MONTREAL

Prenez l'habitude de l'épargne, et vous aurez contribué votre part à la prospérité du pays. Nous vous réservons toujours le meilleur accueil que votre compte soit gros ou petit

A.-P. LESPERANCE, Gérant général.

EN ART DENTAIRE

COUP DE DENTS

J'avais toujours été un admirateur passionné des jolies bouches où se logent des dents encore plus jolies, mignonnes, blanches et nacrées qui ne feraient pas honte à des perles. Or depuis hier, il m'est absolument impossible de n'en pas avoir horreur. Oui, vous avez bien lu: Horreur! Et je suis certain que vous serez entièrement de mon avis quand vous connaîtrez mon aventure. Ne vous attendez pas, quand je vous parle d'aventure à ce que je vous condamne au récit de faits extraordinaires, comme l'extraction des dents avec douleur ou l'éruption de la molaire dite de sagesse chez ceux qui sont irrévocablement destinés au royaume des cieux. Cependant je n'oblige personne à me lire jusqu'à la dernière ligne. Ceux qui sont embêtés ou qui le seront, peu importe le moment, sont libres de changer de page ou plus simplement de colonne. Cela enlèvera peut-être de l'homogénéité à l'histoire de mon voisin mais pas à la mienne. Ceux mêmes — les arrivistes par exemple — qui aimeront à commencer par la fin pourront le faire, seulement ce sera à leur risque et péril, attendu qu'il y a certaines pilules qui sont plus grosses à avaler que d'autres et que si on commence par des "ballounes"... A propos avez-vous remarqué comme j'ai l'air d'être dans... une machine comme ça... planant au-dessus des vilénies de ce triste monde? Tiens! Voici justement les "moutons" de mon histoire qui reviennent d'eux-mêmes, sans que j'aie besoin de courir pour les rattraper, car c'est précisément d'une vilénie et même de deux que je veux vous entretenir avec l'unique et louable intention de vous mettre en garde contre la trahison des trop jolies dents. Or donc, hier soir, je trouvai mon ami le dentiste en pleine solennité de la Sainte-Dèche — une sainte aussi farouche que familière qu'il trouve plus souvent qu'à son tour aux fériés de son calendrier. Il se mit aussitôt à débattre contre les lois funestes qui lui laissent le triste privilège d'être d'une modestie de violette... sans parfum — s'il faut excepter celui de la pipe qui, avouons-le, n'est guère suggestif pour les découvreurs de trésors — et le forçaient lui, le brave garçon qui adore le clinquant, le toc et le tac — sans "t" — et l'argent par dessus tout, à passer pour un simple homme supérieur dédaignant les vaines réclames, à qui la science et l'air pur suffisent pour vivre. Je m'ingéniai inutilement à le consoler. Il me montra d'un geste las et dédaigneux à la fois, le travail de sa journée. Sur la tablette mobile de sa chaise d'opération se trouvaient deux canines, si blanches, si pointues, si gracieuses de formes qu'elles trahissaient tout de suite la féminité de la personne qui les possédait et qu'il me parût d'autant plus extraordinaire de voir là, qu'il me fut impossible de leur découvrir le plus petit point de carie. Pour quelle douleur sournoisement causée avaient-elles été exilées de la bouche heureuse qu'elles ornaient?... Comme je cherchais à percer ce mystère tout en fumant un excellent cigare, mon ami assis en face de moi, ne m'apparut plus qu'à travers un nuage bleuâtre, comme un portrait à l'estompe, toutes choses prenaient à mes yeux l'inconsistance des nuages, lorsque je vis très distinctement les deux petites dents se lever, revêtir la forme de minuscules personnes de nacre, venir s'asseoir sur le rebord blanc du bassin, et causer comme du grand monde — c'est bien le cas de le dire! — Mon oreille d'une acuité merveilleuse ne perdait pas un mot de

leur conversation quoiqu'elle ne m'arrivât qu'en susurrement léger semblable à celui de la brise froissant des rideaux de tulle. En personnes "sensibles" qu'elles étaient, elles se félicitèrent tout d'abord d'être exemptes des promiscuités dégradantes auxquelles beaucoup de leurs sœurs étaient condamnées. Puis pour charmer leur loisir à défaut de bonbons et de gâteaux dont elles ne devaient plus jamais goûter la douceur, elles proposèrent de croquer la seule friandise qui ne leur fut pas inaccessible, celle qu'en temps de carême elles dégustaient avec tant de volupté... avant l'inexorable exil: un petit morceau de prochain!... — "Tu as sans doute, ma chère amie, entendu parler d'un hôpital où l'on ne s'occupe que de nous, où l'on nous soigne, nous guérit, nous dorlote même, pour peu que notre possesseur ait un joli minois. J'ai plusieurs dents de mes relations qui y sont allées, et qui m'ont raconté des choses bien amusantes sur ceux qui se dévouent si généreusement à nos mordantes personnalités. Ainsi, il en est un qui a trouvé le moyen de grimper sur le siège présidentiel avec six pouces de jambe... sans compter l'"et caetera obligato" qui aurait pu l'embarrasser dans son ascension... et qu'il y figure aussi bien que le coq sur le clocher Saint-Jacques. Il est pimpant, naïf et vantard. C'est un panache. Mais comme tout panache digne de ce nom il agace les yeux des gens sévères et des sages. Or parmi ces sages, il en est un qui possède cette rare vertu de la sagesse à un si haut degré de perfection qu'il ne répond jamais que par le mépris — fut-ce à une question d'examen — à toutes les attaques dont il est la victime. N'a-t-on pas été jusqu'à insinuer qu'il jalouait son petit ami "le panache"? Comme si cela eût été croyable de lui! Lui qui reçut dès sa naissance les dons les plus rares et les plus précieux, de par les lois mystérieuses mais irréfutables de l'hérédité! Lui qui descend directement d'un roi poète qui a rempli l'histoire et le monde de son nom. Lui! Et dans son esprit passe et repasse tout ce qui fait de lui l'homme supérieur, inattaquable, lorsque soudain un "nuage assombrit sa beauté" et son front d'habitude si serein. Cette si antique noblesse, a pesé d'un poids si lourd sur la jeunesse de ce lointain rejeton du saint roi, que la ligne gracieuse de ses jambes en fut affectée, et comme de tendres roseaux que le vent courbe, elles ploierent sous le fardeau sacré. L'Effort qu'il fit pour réagir contre cette faiblesse de sa chair — il avait déjà l'âme d'un héros qui comprend sa mission et l'accepte d'un cœur soumis — amena une anémie localisée aux follicules pileux de son cuir chevelu... et — "o misérable visu!" — ce jeune lion se trouva découronné de sa plus belle parure, celle qui marque du signe des forts. Mais les cœurs de lion... Une douleur aiguë me tira de mon immobilité extatique... mon cigare me brûlait les doigts. Quand je voulus savoir ce qu'étaient les cœurs de lion, les méchantes petites personnes étaient redevenues de jolies dents bien blanches qui reposaient innocemment sur l'émail du bassin. Je saluai mon ami qui ronflait et n'avait rien entendu, et je partis à jamais dégouté!!!

Jean MORD

SEMAINE PROCHAINE

L'auteur de l'article intitulé "Un seul mot, là-dessus"... nous apprend qu'il répondra dans notre prochain numéro.

LETTRE OUVERTE

Montréal 10 mars 1914.

A Monsieur le Directeur de l'Escholier,
Monsieur le Directeur.

Je suis une "plume de second ordre", aussi est-ce à genoux, que je demande l'hospitalité de votre feuille de haute envergure. J'ai fait "les articles les plus bêtes et les moins raisonnés parus sur cette feuille", aussi j'hésite à vous écrire, car j'aime trop notre journal pour le souiller de ma plume. Que voulez-vous, Monsieur le Directeur! Vous aviez besoin de collaboration, et vous veniez me demander de "pondre" quelquefois; volontiers je le faisais, et si j'étais deux semaines sans vous envoyer un bout d'article, vous me faisiez un gros reproche. Sans nulle prétention, je discernais que vous teniez à me conserver au nombre de vos collaborateurs. Mes articles signés "Médico" avaient l'air de vous plaire puisque toujours vous m'en demandiez; mais la semaine dernière, tout changea: je devins bête, je ne sais pourquoi. Vous avez toujours le mérite de me le faire savoir, et moi, j'ai le plaisir de l'apprendre. Merci.

Depuis que l'Escholier existe, je fis ma tâche et bien des fois, je sacrifiai un temps précieux pour aider à ce nourrisson; peut-être a-t-il grandi et peut-il se passer de ceux qui ont contribué à le mettre au monde! Toujours est-il, Monsieur le Directeur, que je trouve fort étrange de vous entendre vous plaindre de l'apathie des étudiants à l'égard de votre journal, quand vous permettez que publiquement on invective ses collaborateurs les plus assidus et les plus dévoués.

Certes, je suis pour la liberté de la presse; on peut discuter une opinion à coups d'arguments, à coups de preuves, enfin en homme intelligent. Mais pas n'est besoin pour démontrer la fausseté d'un avancé, de dénigrer ceux qui la soutiennent, dénigrer, attaquer personnellement, c'est facile, nous sommes si

répréhensibles! mais argumenter est plus difficile. O. T. Toi aurais dû se taire, répondre par des attaques sur la rédaction, le jugement d'un collaborateur, au lieu de prendre les arguments contraires à la cause défendue est le fort des gens médiocres. Permettez-moi d'user des mêmes moyens. Eviter de discuter les arguments apportés sous prétexte que "tous les étudiants ont réfléchi sur cette question" est l'acte d'un soldat qui se sauve sa carabine bien chargée.

Evidemment, Monsieur le Directeur, je n'ai pas la prétention d'être un grand écrivain, je faisais humblement ma tâche, comme tous auraient dû faire, et je me croyais en droit d'avoir au moins le respect à ma manière d'écrire. C'est étrange que O. T. Toi n'ait pas attaqué mes écrits quand je signalais "Médico", et que brusquement, parce que je signalais "Lieutenant au C. O. T. C." il me tombe dessus sans merci. Décidément j'ai dû subir une dégénérescence terrible, et comme je ne voudrais pas gangrener les "nombreux collaborateurs" à l'Escholier, je vous demande humblement de juger mes articles avec impartialité.

Vous trouverez avec cette lettre un article que je vous supplie "les mains jointes" de publier; c'est une réponse, je la dois.

Maintenant, si vous jugez que je puis déshonorer votre feuille en y écrivant, faites-le moi savoir, je me retirerai; j'aime trop votre journal pour porter atteinte à son prestige en y publiant mes "bêtises".

Bien à vous,

"Médico"

Lieutenant au C. O. T. C.

P.S.—S'il vous plaît vous rappeler que c'est sur votre invitation que j'ai écrit l'article "C. O. T. C."

ENCOURAGEONS LES NOTRES

Les annonceurs qui encouragent notre journal ont droit à la réciprocité de notre part. Même en nous amusant nous pouvons aider nos amis: n'oublions pas le Passe-Temps ni la Salle de Billards Monarch.

**SWEET
CAPORAL**

CIGARETTES

**"LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."**

Lancet.